Document généré le 30 avr. 2024 04:04

Liaison

Le « d'où venez-vous? » importe peu. Le « où allez-vous? » est plus significatif

Patrick Imbert

Numéro 59, novembre 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42399ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Imbert, P. (1990). Le « d'où venez-vous? » importe peu. Le « où allez-vous? » est plus significatif. *Liaison*, (59), 48–48.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le « d'où venez-vous? » importe peu. Le « où allez-vous? » est plus significatif.

Patrick Imbert

Dans la plupart des médias se jouent, généralement sans humour, des jeux d'inclusion et d'exclusion privilégiant le local ou le global, le littéraire ou le culturel, le multi-ethnique ou l'enraciné.

Ce type de fonctionnement fait partie, dans nos mondes occidentaux ou occidentalisés, d'institutions qui tentent de générer une forme de liberté. Cette liberté, dans notre société évitant les grands paradoxes de la chrétienté (saint Jean-de-la-Croix) ou de sagesses millénaires (Tao Te Ching), repose sur le désir d'établir des droits civils, politiques et économiques. Mais ces droits ne représentent qu'une partie de la liberté d'un individu. Pourtant, dans une dictature, c'est ceux-ci que tout tortionnaire essaiera de briser (en ne sachant pas si la victime a eu accès à une autre forme de liberté) afin d'asservir définitivement cette victime. Dans ce cas, la violence physique sert à « laver les cerveaux », comme le démontre Amnistie internationale.

Mais, dans nos démocraties, un « lavage » en douce et en douceur a lieu qui tente de faire occuper, par les institutions, l'ensemble du champ de conscience. Ainsi, la communication (télévision, journaux, publicité) diffuse le spectaculaire, la perte du référent, le pulsionnel primaire et le populisme. Elle retient, omniprésente, l'attention des populations. Dès lors, les rapports familiaux et interpersonnels liés à de profondes qualités intellectuelles, humoristiques, érotiques et esthétiques sont négligés. En effet, les personnes sont souvent porteuses, elles-mêmes, de ce type de rapports institutionnalisés. Elles sont médiatisées. On est 800 000, *faxons*-nous!

Il est pourtant une autre forme de liberté, celle qui rejoint un certain sacré. Dans cette optique, créer en français, écrire en français, lire en français, dans un cadre minoritaire, pour être efficace, ne devrait pas être uniquement une parodie d'un mode de vie majoritaire ni sa traduction. Autrement dit, être minoritaire devrait amener à critiquer (au sens critique et non d'esprit de critique) ces rapports médiatiques et économiques dominant les machines politico-bureaucratiques, elles-mêmes tentant de définir des droits civils et autres.

Pour cela, il faut OSER être à la croisée de deux ou de trois cultures (anglais/français, liberté institutionnelle/liberté sacrée); il faut OSER être à la fois, en un certain paradoxe, à l'intérieur et en dehors. Il ne faut donc plus reposer sur les réflexes clichés, style « d'où venez-vous? » mais penser en fonction de « où allez-vous? ». Le « d'où venez-vous? » joue le consensus par le local alors que c'est le « où allez-vous? » de la collectivité à construire dans la production de significations différenciées qui importe. Cette dynamique pourrait faire participer les francophones, non seulement d'Ottawa, de Penetanguishene ou de Windsor mais ceux parlant avec un accent belge, égyptien, français, haïtien à des entreprises qui dépasseraient la commune mesure.

Dans notre américanité empreinte, qu'on le veuille ou non, de valeurs chrétiennes, on dirait parfois que la réflexion de Teillard de Chardin liant science, technologie, sacré et sémantique est encore à explorer afin d'aboutir à l'esprit critique évoqué. Être à l'intérieur et en dehors demande des rapprochements imprévus et une bonne dose (d'ose) d'humour. C'est l'essence de la situation dont parle Todorov dans **La Conquête de l'Amérique** et que révèle concrètement, poétiquement, ironiquement, subtilement Carlos Castaneda (**Voyage à Ixtlan**) dans ses symboles et ses dialogues entre l'Anglo et le sorcier Yaqui.

La langue, y compris la langue maternelle, est toujours en partie étrangère, exotique, différente, inattendue, imprévue.

Il y a, en effet, des jeux analogiques à saisir, qui vont de notre situation de francophones de l'Ontario aux stratégies internationales et des bureaucraties à notre situation non seulement de minoritaires mais d'individus. Et c'est comme individus, aux carrefours de ces systèmes médiatiques, linguistiques, économiques, comme individus en prise avec une liberté éclairée par l'esprit et le sacré, qu'il faudrait explorer les ressources expressives et communicatives d'une langue parfois à vivre autrement.

La langue, y compris la langue maternelle, est toujours en partie étrangère, exotique, différente, inattendue, imprévue. Toute personne, par sa qualité et sa relation à ce qui dépasse le défini par les institutions et leur sens, peut passer à travers elles et atteindre aux jouissances passionnantes des cultures hors d'un quotidien angoissé, hors des soumissions et des répressions. Comme le dit Robert Richard (*Contact*, printemps 1990, page 36), la culture n'est pas UNE ni MULTIPLE, elle est PARTITIVE; elle est donc « ce qui a toujours besoin de l'autre mais comme manquant. Car cet autre (l'étranger, l'étrange, l'impur, etc.) ne doit pas être celui qui répond à l'appel (appel de la race, du groupe, etc.) mais celui qui manque à l'appel. »

Patrick Imbert signe ici sa douzième et dernière chronique. À compter de janvier, Marie-Élisabeth Brunet le remplacera. Nous remercions chaleureusement le premier et souhaitons la plus cordiale bienvenue à la seconde.